

ANTONYTHASAN  
JESUTHASAN

*Friday et  
Friday*

℘

« Et quand l'histoire, en cours d'adaptation cinématographique, prend le tour d'une sublime réflexion sur le pouvoir de la littérature, on ressent la joie immense d'avoir découvert une voix rare et précieuse. » Gladys Marivat, *Lire*

« Qu'il évoque la ville de Jaffna, au nord du Sri Lanka, ou le quartier tamoul de La Chapelle, à Paris, on est pris à chaque fois dans une histoire haletante et minutieusement ciselée... Ces nouvelles donnent envie de découvrir le reste de l'œuvre... » Florence Noiville, *Le Monde des Livres*

« Antonyhasan Jesuthasan, acteur principal de *Dheepan*, prouve qu'il est aussi un écrivain. » Sean J. Rose, *Livres Hebdo*

« On en sort secoués mais assurés d'avoir lu la prose tout à la fois poétique et percutante d'un grand écrivain. » Laurence Péan, *La Croix*

« Friday et Friday est l'œuvre d'un écrivain dont le courage d'outrepasser les tabous et de faire connaître la vérité n'a d'égal que le talent poétique et l'art de créer des personnages puissants par leur vulnérabilité, inoubliables par leur résilience (...) » Anne-Frédérique Hébert-Dolbec, *Le Devoir*

« Auteur de fiction original et moderne (...) » Tirthankar Chanda, *RFI*

« Ce recueil de six nouvelles, souvent métaphoriques [...], n'en est que plus précieux et éclairant. Il est, en plus, porté par un style magnifique, révélant un grand écrivain traduit ici pour la première fois. » Frédéric L'Helgouach, *La Revue des ressources*

## Antonythasan Jesuthasan, l'enfant-soldat devenu héros du film "Dheepan" et écrivain

10h49, le 17 juillet 2018

**PREMIUM JDD** RENCONTRE - Antonythasan Jesuthasan s'est fait connaître dans le film *Dheepan* de Jacques Audiard, palme d'or en 2015. Il a quitté son pays natal le Sri Lanka, il y a 28 ans.



Il se lève, serre la main, se rassoit, semble s'installer confortablement au milieu du canapé, non en fait légèrement à droite quand on lui fait face. Comme s'il hésitait à occuper tout cet espace ou comme s'il se donnait la possibilité de foutre le camp, en deux temps trois mouvements. Antonythasan Jesuthasan est un monsieur vaguement sur le qui-vive, le regard souvent tourné vers la fenêtre qui laisse entrer un soleil chaud et doux, en ce début de mois de juillet. Un écrivain, acteur, mais qui se considère encore comme un réfugié après avoir quitté son pays, il y a 28 ans.

### Un homme enfant-soldat par le passé

On connaît aujourd'hui son visage grâce au cinéaste Jacques Audiard qui lui donna le rôle principal dans le magnifique film *Dheepan* et qui obtint la **Palme d'or à Cannes, en 2015**. Grâce aux Editions Zulma qui publie pour la première fois six de ses nouvelles, *Friday et Friday*, nous découvrons un acteur/auteur, aux gestes délicats, évanescents qui contrastent avec un physique dense, un regard cerné, habité, un peu fou. Seules ses mains, peut-être, ornées d'un anneau qu'il tourne et retourne, témoignent de cette délicatesse étrange, voire déstabilisante, qui émane de lui. Il faut se plonger dans cet ouvrage poétique pour sentir émerger la partie féroce de la personnalité de l'auteur. Un homme enfant-soldat par le passé, un enfant qui a tué pour devenir adulte, un survivant, qui "sans la littérature serait resté un zéro". "Lire, écrire, cela m'a sauvé la vie. J'écris en tamoul, c'est vital. Tellement de gens perdent leur identité lorsqu'ils fuient leur pays."

Une vie de film, un scénario de dingue, une oeuvre littéraire en soi. Antonythasan Jesuthasan est tout ça à la fois. Il est celui qui rentre à Colombo, la capitale, celui qui passe devant le magistrat français Yves Daniel, et à qui il raconte son histoire avec l'espoir d'être cru. Cette histoire de village tamoul bombardé par les forces sri-lankaises et Diana, sa cousine, morte dans les bombardements. Cinq kilomètres d'un point à un autre, trois bombes, un certificat de décès. Ah, le demandeur d'asile est précis, ça tombe bien, le juge Daniel sait reconnaître le vrai du faux et ce certificat, il a l'authenticité d'un billet de banque. Oui sauf que "la salope l'a baisé", ce n'est pas cinq mais quinze kilomètres qui séparent le point A du B. Trente euros foutus en l'air. Ne comptez pas sur l'auteur pour tenter de vous apitoyer sur le sort des candidats au voyage, il n'est pas fait de bois-là. Pour lui, la vie n'est qu'une zone grise où il n'existe ni héros, ni gentil.

### La guerre entre tamouls et cingalais

Antonythasan Jesuthasan est né en 1967 à Allaipiddy, un village situé sur la petite île de Velanaitivu, au nord du Sri Lanka. Un village, pauvre, sans électricité, sans hôpital. Cinq frères et sœurs, il est le second, et une école dont les plus doués ou assidus ressortent à quinze ans. Après il faut choisir : rester ou partir. "J'étais plutôt bon, dit l'auteur, avec un petit sourire, alors mes parents m'ont envoyé dans un village plus grand, à dix kilomètres où j'ai pu continuer mon éducation. Le bus passait matin et soir, fallait pas le louper".

Le Sri Lanka aime le théâtre. Le village n'échappe pas à la règle. "J'ai commencé à jouer à l'âge de dix ans. Seuls les garçons avaient le droit. Quand il y avait un rôle de fille, c'était un garçon qui l'interprétait. C'était comme ça dans les années 1970". En 1978, la vie s'arrête. La guerre a pris possession des lieux et des hommes. C'est l'état d'urgence décrété par le gouvernement de Colombo. "Les Cingalais nous attaquaient". En 1981, dans la ville de Jaffna, la police incendie la bibliothèque. "J'ai vu les flammes s'élever dans la nuit". Deux ans plus tard, des émeutes éclatent dans tout le pays, le gouvernement panique. Ce sera le fameux Juillet Noir au cours duquel des pogroms anti-tamouls se répandent dans tout le pays. Cinquante-trois leaders de la cause tamoule et prisonniers politiques sont assassinés en prison. Juillet Noir marque ainsi le début de la guerre civile au Sri Lanka entre militants séparatistes tamouls et le gouvernement sri lankais cingalais.

---

*«J'ai rejoint les Tigres de Libération de l'Eelam Tamoul. J'ai quitté l'école et j'ai disparu dans la jungle»*

---

"Ce fut un point de non-retour en ce qui me concerne, j'ai perdu confiance dans le gouvernement et j'ai rejoint les Tigres de Libération de l'Eelam Tamoul, l'une des branches militaires du mouvement. J'ai quitté l'école, la maison de mes parents et j'ai disparu dans la jungle". L'enfant devient soldat, porte le nom de guerre de "Buckle". Il prend les armes, s'entraîne, tue. "Nous étions une centaine de gamins aidés par le gouvernement indien. Ils en ont pris un certain nombre qu'ils ont emmené en Inde afin de les former. D'autres sont partis au Liban s'entraîner dans les rangs de l'OLP de Yasser Arafat. Il y avait des kamikazes mais tous on avait une capsule de cyanure en cas d'arrestation". Il n'y a aucune tentative d'excuse chez l'auteur, plutôt une volonté de faire comprendre qu'à cette époque la guerre encerclait le pays.

Vietnam, Bangladesh, un vent de liberté souffle, des voix charmeuses s'élèvent, Fidel Castro, Che Guevara, Trotski. "Notre mouvement était 100% militaire, on menait une guérilla et en 1985, 80% du territoire tamoul fut libéré. C'est là que les choses ont commencé à dérailler, on s'est mangé entre nous". Les Tigres Tamouls se sont battus pour la démocratie mais refusent de l'appliquer. "Ils ont fini par tuer tous ceux qu'ils estimaient ne pas correspondre à leur ligne. J'avais 19 ans, je suis parti".

### Le début de près de trente ans d'errance

Rattrapé, il passe dix jours en prison, s'en sort plutôt bien, compte-tenu de la situation, et assure qu'il part travailler en Arabie-Saoudite comme des tas d'autres avant lui. "En réalité je suis rentré dans mon village natal et je me suis dit : 'OK, qu'est-ce qu'il me reste? J'ai perdu mon éducation, ma famille est pauvre', alors je me suis rendu à Colombo chercher du travail". Il n'y trouve que les traces de la guerre, des corps sans vie sur la chaussée, la misère et le désespoir. Son frère aîné a émigré en Allemagne, il lui envoie de l'argent, il se rend chez le voisin hongkongais qui est le seul à ne pas exiger de visa. "Ce sera mon premier pays étranger", lâche-t-il, avec une pointe d'ironie. Mais pas de visa, pas de travail, six mois plus tard, retour à la case-départ : Colombo. "Les forces de paix indiennes étaient parties mais le gouvernement était encore en guerre, alors dès que j'ai posé le pied sur le sol sri-lankais, j'ai été envoyé en prison pour mon appartenance passée aux Tigres Tamouls. J'y ai passé quatre mois en tant que terroriste". A la sortie, l'avenir n'existe pas. Estampillé Tamoul, il ne peut trouver un emploi, dort tous les soirs à l'aéroport, deux roupies le ticket de bus.

---

*«J'ai sorti mon couteau et hop, j'ai eu mes papiers de réfugiés, une allocation mensuelle de 3.000 baths et une couverture médicale»*

---

1990. Son frère lui envoie de l'argent. Ce sera la Thaïlande et non pas l'Allemagne comme il le voudrait. "J'ai tout dépensé en une semaine, 700 dollars. Alors je me suis rendu au bureau du Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés (UNHCR). On devait attendre dehors parce que six mois plus tôt, un Iranien en demande de papiers et désespéré s'était immolé dans la cour. Il y avait des réfugiés partout à l'extérieur. Je suis resté six jours devant la porte et le septième, je me suis dit que ce n'était plus possible. Je me suis lacéré le bras et en dix minutes, j'étais à l'intérieur. J'avais 23 ans. Le fonctionnaire qui m'a reçu a commencé par m'assurer qu'il ne pouvait rien pour moi. J'ai sorti mon couteau et hop, j'ai eu mes papiers de réfugiés, une allocation mensuelle de 3.000 baths et une couverture médicale". Il restera trois et an et demi.

"J'y ai fumé mon premier cigare, bu ma première bière". Et ses premiers shoots d'héroïne. Bosse pour des passeurs, se bat, perd un rein et rencontre un homme qui vient du même endroit que lui. "J'ai appris que mon village était occupé par la marine sri-lankaise". Ce sera le début d'une autre vie, les prémices de ce que l'on appelle la rédemption. Un vrai faux passeport achetés dix marks et en provenance des Emirats-arabes-unis, et le voilà à Roissy Charles-de-Gaulle où l'officier des douanes découvre en un clin d'oeil la supercherie. Il se souvient de tout, bien évidemment, comment ne pas oublier l'hôtel des Arcades proche de l'aéroport qui, au second étage, accueille en réalité tous les migrants qui se sont fait attrapés à la douane. La Croix-Rouge vient le voir et il obtient un visa de 80 jours l'autorisant à rester sur le sol français. Nous sommes en 1993. Il n'est jamais reparti.

## L'écrivain se moque des idéologies

Antonythasan Jesuthasan ou le Chevalier de Kandi. Une nouvelle au vitriol sur l'absurdité de l'Organisation révolutionnaire socialiste de l'Eelam tamoul (Rosti), l'une des 37 factions armées qui pullulent à Ceylan, en 1984. Ghandi Rajan, un gaillard de belle prestance, comme l'écrit l'auteur, en réalité un fieffé voleur qui se fait prendre par le Rosti. Déposition, condamnation. Mais que faire de ce détenu qu'il faut nourrir alors que le groupe n'a pas d'argent? Nouvelle ubuesque et désopilante sur le fonctionnement par l'absurde d'un groupe d'individus coincés dans une idéologie sectaire.

---

*«Environ soixante personnes de mon village vivent en France. Parmi eux, au moins dix sont devenus SDF»*

---

Antonythasan Jesuthasan ou Layla à la cité des 1.000 en banlieue parisienne. L'auteur affirme qu'il habite là-bas. Rappelle que Nicolas Sarkozy en campagne avait promis de la nettoyer. Nous apostrophe : "Si en lisant cette histoire, un sourire vous vient aux lèvres à un moment ou à un autre, cela signifie que l'âme du narrateur est d'une insondable noirceur." Qu'il se rassure - ou pas d'ailleurs - pas la moindre ébauche de sourire de la part de la lectrice que je suis. La nouvelle est grinçante, Antonythasan Jesuthasan porte un regard acide et désabusé sur le monde, les gens, le sens de la vie. Il cache seulement son désespoir, sa tristesse. Il n'y a que des corps, des destins qui flottent dans l'univers, des ombres qui passent, qui vivent dans des barres de HLM. Des survivants. Qui meurent parfois dans l'indifférence générale derrière des portes uniformes ou des stations de métro surpeuplées. "Environ soixante personnes de mon village vivent en France. Parmi eux, au moins dix sont devenus SDF."

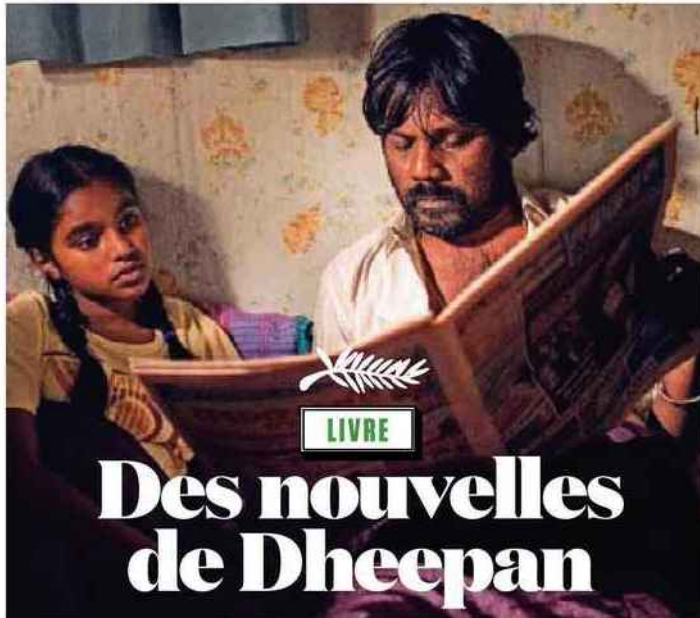
---

*«Je suis toujours un réfugié. Il y a un an, j'ai demandé ma naturalisation, j'attends»*

---

1997 marque le dernier engagement politique du romancier tamoul. Il tourne le dos au trotskysme, la dernière cause idéologique épousée sur la route de son existence. Et embrasse, enfin, la littérature. "En réalité, j'écris depuis l'âge de dix ans, des poèmes, des pièces de théâtre mais la vraie rencontre avec la littérature, elle s'est faite en France. J'ai publié ma première nouvelle dans un magazine tamoul et depuis je n'ai plus arrêté". Vingt livres, trois romans. "J'ai quitté mon pays, il y a vingt-huit ans. Je suis toujours un réfugié. Il y a un an, j'ai demandé ma naturalisation, j'attends". Et de sortir ce précieux papier, sésame, que portent tous les apatrides du monde et qui leur sert de passeport tout en leur procurant moult désagréments. Comme cette fois, au Canada, alors qu'il participe à la tournée promotionnelle du film de Jacques Audiard, que tout a été calé, la police canadienne du fringant Premier ministre Justin Trudeau n'en a cure et le retient des heures.

\* *Friday et Friday par Antonythasan Jesuthasan, Traduction du Tamoul (Sri Lanka) par Faustine Imbert-Vier, Elisabeth Sethupathy et Farhaan Wahab, Editions Zulma, 144 pages, 16,50 euros.*



LIVRE

## Des nouvelles de Dheepan

Premier rôle dans la palme d'or de JACQUES AUDIARD, le Tamoul ANTONYTHASAN JESUTHASAN publie des contes marqués par son parcours de RÉFUGIÉ. Rencontre

Par AMANDINE SCHMITT

**FRIDAY ET FRIDAY**, par Antonythasan Jesuthasan, traduit du tamoul (Sri Lanka) par Faustine Imbert-Vier, Elisabeth Sethupathy et Farhaan Wahab, Zulma, 144 p., 16,50 euros.

Regard halluciné, corps criblé de cicatrices, il incarnait la silhouette monolithique de « Dheepan », cet ancien soldat de la rébellion au Sri Lanka qui découvrirait la banlieue grise de Paris. Trois ans après que le film de Jacques Audiard a remporté la palme d'or à Cannes, Antonythasan Jesuthasan poursuit sa carrière au cinéma, avec cinq tournages à son actif. Mais quand on lui demande s'il se considère comme un acteur, il est catégorique : « Non, je suis un écrivain. » Six de ses nouvelles paraissent pour la première fois en France dans un recueil intitulé « Friday et Friday ». Son œuvre, foisonnante en tamoul, est indissociable de son propre parcours, détaillé dans « Shoba, itinéraire d'un réfugié » (avec Clémentine V-Baron, 2017, Livre de Poche). « Je ne connais que le Sri Lanka et la France, et même pas toute la France, seulement Paris,

et même pas tout Paris, seulement la Chapelle. J'ai découvert Saint-Germain-des-Près il y a six mois », confesse-t-il tout sourire dans un mélange d'anglais et de français.

Né en 1967 dans le village d'Allaipiddy, dans le nord du Sri Lanka, il a 16 ans lorsque le conflit entre Tamouls et Cinghalais éclate. Comme tant d'autres jeunes, il rejoint les Tigres de Libération de l'Ilam tamoul, qui lui fournissent des armes, des explosifs et une capsule de cyanure à avaler en cas d'arrestation. L'apprenti guérillero se met à écrire des pièces de propagande, mais déchant vite devant une idéologie à géométrie variable, qui s'enlise dans une violence dévastatrice. Alors, Jesuthasan s'échappe et se trouve contraint à l'exil. Après un voyage de cinq ans, un passage par la Thaïlande, il arrive en France en 1993. Il y obtient l'asile politique.

On retrouve toutes les facettes de cette vie kaléidoscopique dans ses nouvelles, contes de l'émigration et de l'intégration traversés par l'angoisse : là-bas, de la guerre, ici, de la misère et de la suspicion qui règne entre migrants. Jesuthasan peut

s'y faire sardonique, comme dans « le Chevalier de Kandi », qui reprend une trame de Tolstoï pour suivre l'histoire d'un comité central de pieds nickelés n'ayant pas les moyens de faire exécuter son prisonnier. Dans « Friday », en cours d'adaptation au cinéma, il trace le destin tragique d'un « homme crasseux » qui fait la manche dans le métro parisien avec l'énergie du désespoir. Il a puisé l'inspiration dans son entourage : « Environ soixante personnes de mon village vivent en France. Parmi elles, au moins dix sont devenues SDF. »

Il se marre quand même : « J'ai appris le cinghalais dans une prison de Colombo, l'anglais dans une prison thaïlandaise. Peut-être que si j'allais dans une prison en France, j'apprendrais le français. » Du reste, cela ne l'a jamais empêché de travailler. Il a été balayeur, distributeur de prospectus, « valet de chambre » à Disneyland, commis dans des restaurants où, souvent, tout le personnel de cuisine est tamoul. « Pendant ma pause, j'allais à la bibliothèque du Centre Pompidou pour écrire », se souvient-il.

Attiré par Marx et Trotski dans son adolescence, celui qui a commencé à écrire sous le nom de « Shoba » se retrouve aujourd'hui davantage chez les penseurs de la *French theory* : Foucault, Derrida ou Lyotard. Contestataire de cœur, il a suscité quelques remous en critiquant dans ses romans les Tigres, le gouvernement sri-lankais et le système des castes, tout en défendant les droits des femmes et des LGBT. La crise des migrants l'anime aussi, qu'ils soient syriens, afghans ou sri-lankais. « Nous avons vécu trente ans de guerre, avec des bombardements incessants et un arrivage permanent de nouvelles armes. Mais il n'existe aucune usine d'armes au Sri Lanka. Qui les envoie ? Les pays occidentaux. Ils portent une responsabilité et devraient donc accueillir les réfugiés. »

Antonythasan Jesuthasan vit modestement chez sa sœur à Sevran, en Seine-Saint-Denis. Si le cinéma ne le sollicite plus, il retournera « sans problème » travailler dans un supermarché. Avec, toujours en lui, des milliers d'histoires qui bouillonnent. « Je n'écris que 50% de ce que je voudrais. C'est encore dangereux pour mes amis au Sri Lanka. Mais, un jour, peut-être... » ■



Retrouvez tous les jeudis  
L'OBS dans La DISPUTE,  
produit par Arnaud Laporte  
de 19 h à 20 h  
sur France Culture.



# Histoire d'un livre

SANS OUBLIER

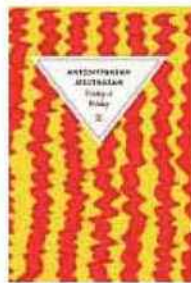
## Le Tamoul magnifique

On l'a vu jouer dans *Dheepan*, de Jacques Audiard, Palme d'or à Cannes en 2015. Mais on ignorait que le Sri Lankais Antonyhasan Jesuthasan – né en 1967, il fut un enfant soldat dans le mouvement des Tigres tamouls et vit aujourd'hui en exil en France – était aussi écrivain. Les éditions Zulma le traduisent pour la première fois avec ce recueil de nouvelles. Qu'il évoque la ville de Jaffna, au nord du Sri Lanka, ou le quartier tamoul de La Chapelle, à Paris, on est pris à chaque fois dans une histoire haletante et minutieusement ciselée. Comme celle, magnifique, de cet homme qui, dans l'avion pour son pays natal, est assis à côté d'un autre qu'il est persuadé d'avoir vu jadis, un fusil à la main. Ces nouvelles donnent envie de découvrir le reste de l'œuvre, et en particulier les romans

d'Antonyhasan Jesuthasan. ■ FL. N.

► **Friday et Friday,**  
d'Antonyhasan

Jesuthasan,  
traduit du tamoul  
(Sri Lanka) par  
Faustine Imbert-Vier,  
Elisabeth Sethupathy et  
Farhaan Wahab,  
Zulma, 144 p., 16,50 €.



# Tamoul blues

5 avril > NOUVELLES Sri Lanka

**Antonythasan Jesuthasan, acteur principal de *Dheepan*, prouve qu'il est aussi écrivain avec des nouvelles autour de sa condition de réfugié et du conflit qui déchire son Sri Lanka natal.**

Il en est des écrivains comme des pays, indissociables de leur histoire. Celle du Sri Lanka a été d'une violence inouïe, opposant les Tamouls et les Cinghalais, lesquels s'étaient arrogé tous les privilèges depuis le début des années 1970. Derrière la sérénité minérale des Bouddhas de Polonnârûva qui font l'attraction des touristes, le sang n'a cessé de couler : l'armée cinghalaise réprime sans merci les indépendantistes tamouls au nord-est de l'île, dont le mouvement le plus connu est LTTE (Liberation Tigers of Tamil Eelam), dits les « Tigres tamouls », qui massacrent à leur tour.

Antonythasan Jesuthasan, alias Shoba, fut l'un des leurs, avant de renoncer à l'action violente, comme il le racontait dans *Shoba, itinéraire d'un réfugié* (Le Livre de poche, 2017). Remarqué dans le rôle principal de *Dheepan* de Jacques Audiard, palme d'or à Cannes en



CINDY SASHA/ZULMA

**Antonythasan Jesuthasan**

2015, l'acteur est aussi écrivain, comme le prouve ce recueil de nouvelles, *Friday et Friday*, qui sont toutes reliées par un prégnant filet d'hémoglobine et pulsent au rythme de l'angoisse de la répression policière et autres brutalités. Mais là où le récit susmentionné témoignait de manière linéaire de son parcours d'exilé, cette difficulté d'être quand on ne se sent jamais chez soi est ici narrée par un mélange de réalisme cru et de rêve halluciné. Dans le bureau du juge chargé de vérifier la validité de sa demande d'asile, on a des sueurs froides à l'idée d'être découvert avec des faux papiers. Les documents sont faux mais la mort qu'on fuit est vraie. Et c'est la vie de celle dont on a acheté l'acte de décès, la cousine putative

tuée lors de représailles gouvernementales, que l'auteur nous relate dans toute son horreur (« Diana la ronde »). « Le Mouvement » avec une majuscule, cause au départ juste – la lutte pour l'égalité, la liberté de tout un peuple –, symbolise dans plusieurs histoires cette organisation à la hiérarchie ubuesque et à l'aveuglement sanguinaire. La nouvelle dont le titre est typographié en tamoul et qui signifie « tamoul » rend une manière d'hommage aux prostituées de par le monde : Laos, Thaïlande, Singapour, Paris... Même tarifé, l'amour console. « Friday » est le portrait d'un sage hindou à La Chapelle, le quartier tamoul de Paris, que la misère condamne mais que la fiction sauve.

Sean J. Rose

**ANTONYTHASAN  
JESUTHASAN**

**Friday et Friday**

ZULMA

TRADUIT DU TAMOUL (SRI LANKA) PAR  
FAUSTINE IMBERT-VIER, MOHAMED FARHAAN  
ABDELWAHAB ET ÉLISABETH SETHUPATHY  
TIRAGE : 5 000 EX.  
PRIX : 16,50 EUROS ; 144 P.  
ISBN : 978-2-84304-818-0





## L'INCONNU CÉLÈBRE

### Antonyhasan Jesuthasan, *loin des Tigres*

Réfugié en France pour fuir les guerres civiles de son pays, l'acteur tamoul couche sur le papier ses souvenirs et détaille la nouvelle vie qui s'est alors offerte à lui, à Paris.

**S**on nom ne vous dit peut-être rien mais son visage, vous l'avez certainement vu dans le magnifique *Dheepan* de Jacques Audiard. Dans ce film, Palme d'or à Cannes en 2015, Antonyhasan Jesuthasan joue un ancien soldat des Tigres tamouls, exilé en France. Un rôle semi-autobiographique pour l'acteur, né au Sri Lanka, en 1967. Très jeune, il a rejoint les rangs du mouvement indépendantiste réclamant un État tamoul, dans le nord-est de l'île. Quand il décide de fuir l'organisation, désillusionné, il se réfugie en Asie du Sud-Est puis arrive en France en 1993 où il obtient l'asile politique. À Sevrans, il fait des petits boulots, puis commence à écrire sous le nom de Shobasakhti. Son œuvre – des nouvelles, des romans, des essais, des pièces de théâtre et des scénarios – est en partie traduite en anglais. Parallèlement, il fait ses premiers pas d'acteur en 2011 dans le film tamoul, *Sengadal*.

*Friday et Friday* est son premier livre traduit en français. Ce recueil de nouvelles nous emmène du Sri Lanka de sa jeunesse, marqué par la guerre civile, à son quotidien dans la banlieue parisienne, en passant par les quartiers chauds de Colombo, Bangkok et Amsterdam. Jesuthasan y raconte le retour au pays pour enterrer

son père, la peur permanente d'être retrouvé par les Tigres, ses relations avec les prostituées, les déboires des militants et les astuces pour gagner un visa pour l'Europe. Dans chaque histoire, on sent le goût de l'écrivain pour l'ironie de la vie et un talent – une douceur même – pour dépeindre les vies méconnues des exilés tamouls. Ainsi, Layla nous entraîne en Seine-Saint-Denis auprès d'une ancienne militante indépendantiste et Friday, dans le quartier tamoul de la Chapelle, dans le nord de Paris. Ravis, on pénètre au cœur de cette communauté. Et quand l'histoire, en cours d'adaptation cinématographique, prend le tour d'une sublime réflexion sur le pouvoir de la littérature, on ressent la joie immense d'avoir découvert une voix rare et précieuse.



Gladys Marivat

*Friday et Friday* par Antonyhasan Jesuthasan, traduit du tamoul (Sri Lanka) par Faustine Imbert-Vier, Mohamed Farhan Abdelwahab et Elisabeth Sethupathy, 160 p., Zulma, 16,50€ En librairie le 5 avril.





## À LA DÉCOUVERTE DU MAUPASSANT TAMOUL

À mi chemin entre conte et témoignage documenté, le recueil de nouvelles d'Antonythasan Jesuthasan, acteur et ancien combattant indépendantiste sri-lankais, bluffe par sa liberté et son humour.

**A**ntonythasan Jesuthasan s'est fait connaître en tenant le haut de l'affiche dans un film de Jacques Audiard, *Dheepan*, Palme d'Or à Cannes en 2015. Un rôle en partie autobiographique pour cet ancien des Tigres de libération de l'Îlam Tamoul – organisation indépendantiste du Sri Lanka –, originaire d'Allaipiddy, dans le Nord de l'île. Lui qui vit en région parisienne depuis plus de vingt ans puise dans les séquelles de la guerre civile sri-lankaise la matière d'une œuvre abondante (quatre romans, des pièces de théâtre, des essais) jusqu'à présent inédite en France. Ce n'est désormais plus le cas avec la publication par les éditions Zulma d'un recueil de nouvelles.

*Friday et Friday* séduira autant l'amateur de contes que l'esprit curieux voulant en apprendre davantage sur une communauté de près de 100 000 membres en France. Car l'une des originalités de Jesuthasan tient au mélange de sa culture d'origine avec l'héritage littéraire occidental. Ainsi, il s'inspire du Condamné à mort de Maupassant pour élucider le mystère du chevalier de Kandi, un malfrat capturé par une bande de Pieds nickelés d'une faction

armée du camp des rebelles. Cette prise de distance avec l'histoire de son pays donne une liberté à sa plume. À l'image d'un autre romancier, russe cette fois, Nicolas Gogol, son narrateur n'a pas la langue dans sa poche. Sa voix railleuse n'épargne personne.

Quand il évoque la cité des 4 000 (grandes barres de logements de La Courneuve, en Seine-Saint-Denis) qu'un candidat à l'élection présidentielle voulait passer au Kärcher, il ironise : « Sarkozy est très sensible aux questions environnementales. Il voulait sûrement protéger les arbres, les friches et le canal de notre interférence. » Le rire est ici une arme de résistance contre la folie qui menace les exilés et les victimes de la guerre. Parmi elles, Diana la Ronde, traumatisée par les bombardements, se transforme en statue au moindre bruit, jusqu'à ce que son amant lui prodigue un remède imparable et coquin... qui ne manquera pas de vous surprendre. Car Jesuthasan

n'est pas à une malice près et cultive l'art de se trouver là où on ne l'attend pas. Son incontestable maîtrise de la chute laisse d'ailleurs pantois. Renversant! ♦ K. W

**Friday et Friday**, Antonythasan Jesuthasan, *Zulma*, 144 pages, 16,50 €





## « Dheepan » a changé sa vie

Anthonythasan Jesuthasan incarnait le premier rôle du film, Palme d'or à Cannes en 2015, tourné dans la cité de la Coudraie.

**POISSY**

PAR CAROLE STERLÉ

**IL S'EN SOUVIENT** comme si c'était hier. « On m'a appelé à 14 heures pour me dire de venir à la cérémonie, j'étais à l'aéroport à 16 heures, et à 18 heures, j'étais à Cannes. Quelle surprise cette Palme d'or ! Il y avait tellement de bons films. Comment les gens en France, pouvaient recevoir cette histoire tamoule ? C'était le premier film à parler du Sri Lanka. »

Anthonythasan Jesuthasan interprétait Dheepan, dans le film éponyme de Jacques Audiard, tourné à la cité de la Coudraie. Trois ans plus tard, « Shoba » comme l'appellent ses amis à Sevran (Seine-Saint-Denis), où il habite, va retourner à Cannes, à l'occasion du festival qui s'ouvre aujourd'hui, pour la réalisation de son propre film, car le comédien est également auteur. Il suffit de l'accompagner dans une librairie tamoule du quartier de la Chapelle, à Paris (XVIII<sup>e</sup>), pour trouver au moins une demi-douzaine de ses livres.

Essais, romans, théâtre. « J'écrivais déjà de la propagande quand j'étais chez les Tigres tamouls », confie-t-il. L'adolescent du village d'Alaippiddi rêvait d'un monde libre et égalitaire. Mais trois ans et demi de rébellion lui ont laissé le goût acide d'une lutte sanguinaire. Guerre, prison, bombardements, morts dans les rues, torture. L'enfant soldat a déposé les armes, échappé à la mort, et quitté pays et famille. Sa démarche claudicante et les cicatrices au bras témoignent des sévices endurés (\*).

Après des années d'errance en Asie, il rejoint Europe avec de faux papiers. En France, Shoba décroche à grand-peine un statut de réfugié. « Ça fait vingt-cinq ans que je vis ici. Je veux y rester. » Il a demandé la nationalité. « La liberté et la laïcité n'ont pas de prix », dit-il, espérant terminer l'écriture de son roman cet été. Il s'y emploie avec minutie dans sa



Sevran. Anthonythasan Jesuthasan incarnait Dheepan, dans le film tourné par Jacques Audiard à Poissy, à l'automne 2014.

chambre à Sevran, qu'il montre avec hospitalité. Un lit simple, un mur couvert de livres et un ordinateur près de la fenêtre. « Je ne peux écrire qu'ici », confie-t-il. Il partage un petit appartement dans une cité du centre-ville, avec la famille de sa sœur et ne s'imaginer pas vivre sans eux.

### QUATRE TOURNAGES EN COURS

« J'ai de la chance d'être avec eux. Et j'aime Sevran, le canal de l'Ourcq, la forêt, les gens ! » résume Anthonythasan en se remémorant tous ces foyers d'Ile-de-France où il a été en transit. Il distribuait des prospectus, dix heures par jour, travaillait chez Disney, aussi. Mais n'a jamais cessé de lire ni d'écrire. Il peut parler de Tolstol, Derrida, Gorki ou Sartre.

Signe que la France le regarde autrement, son livre « Friday et Friday » (\*\*) a été publié en avril, en français. Un recueil de nouvelles bouleversant, dont l'action se passe en banlieue et à Paris. « Il parle du monde

avec finesse, c'est un auteur magnifique », salue Laure Leroy, directrice aux éditions Zulma. Dheepan a changé sa vie. Depuis qu'il a pris un agent, l'an dernier, les propositions de rôle ont afflué. « Antony est extraordinaire de présence et de force, il est immédiatement attachant », témoigne Benoît Jacquot, réalisateur qui termine avec lui le tournage de Casanova, interprété par Vincent Lindon. Anthonythasan y joue le valet. Trois autres tournages sont en cours, sans compter son projet de long-métrage retraçant l'épopée de 490 réfugiés Sri Lankais qui ont rallié le Canada dans la soute d'un cargo en 2010. Le Sri Lanka, qu'il a quitté il y a vingt-huit ans, et où vit toujours sa mère, occupe toujours une place à part dans ses récits. « Un jour, j'irai », lâche Shobaserein.

(\*) « Shoba Itinéraire d'un réfugié » (livre de Poche, 128 p)

(\*\*) « Friday et Friday » (Zulma, 144 p, 16,50 €)



♥♥ **FRIDAY ET FRIDAY** de Antonyhasan Jesuthasan (Zulma)

Figure du film *Dheepan*, de Jacques Audiard, Palme d'or à Cannes en 2015, Antonyhasan Jesuthasan, Tamoul né au Sri Lanka, est aussi un talentueux écrivain. Pour la première fois traduit en français, l'ancien enfant soldat des Tigres tamouls raconte, sous forme de nouvelles, des personnages réels ou imaginaires croisés pendant la guérilla, mais aussi en France, où il vit actuellement. Avec intelligence et humour, l'auteur pointe du doigt les incohérences du monde moderne. Un recueil passionnant. H. R.



Télé Star Jeux

À voir, à lire...

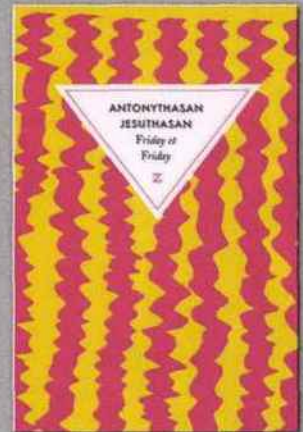
## LIVRES



### Friday et Friday D'Anthonythasan Jesuthasan

Anthonythasan Jesuthasan a probablement croisé dans sa vie les personnages qui traversent son œuvre. Il faut dire que son parcours ne manque pas de reliefs. Né au Sri Lanka, enrôlé dès son plus jeune âge dans les enfants soldats du Mouvement de libération des tigres tamouls et arrivé en France en 1993 où il obtient le statut de réfugié, Jesuthasan est désormais un écrivain reconnu mais aussi un acteur salué ; il tenait en effet le rôle principal dans *Dheepan* de Jacques Audiard, palme d'Or du festival de Cannes 2015. *Friday et Friday* est un recueil de six nouvelles dans lequel vous serez trimballé de Jaffna, tout au nord du Sri Lanka, à Paris et sa banlieue aux côtés de personnages hauts en couleurs : une jeune fille terrorisée par le bruit des avions depuis que des bombardements ont ponctué les premières heures de sa vie, un condamné à mort qui devient le geôlier de ses juges, des mouvements séparatistes qui se combattent, une ancienne passionaria de la lutte tamoul... Autant de figures qui, en creux, racontent avec tact et poésie le parcours d'Anthonythasan Jesuthasan, éclairant au passage le lecteur sur les Tamouls. Touchant, drôle et poétique. Vivement recommandé!

**Zulma, 16,50 €.**





## «Friday et Friday» d'Antonythasan Jesuthasan: l'exil à vif

24 MAI 2018 | PAR FREDERIC L'HELGOUALCH | BLOG : DECI-DELÀ

Au cœur de ce recueil de nouvelles d'Antonythasan Jesuthasan, acteur-révélation de 'Dheepan', palme d'Or 2015 au Festival de Cannes), publié aux éditions Zulma et traduit du tamoul : le Sri-Lanka. Le Sri-Lanka et l'exil, chevillés au corps.

Du métro aérien de La Chapelle, quartier parisien familier aux Tamouls de la capitale, au village sri-lankais de Nallaankulam, arrosé par les bombes de l'armée régulière; d'une pension protectrice de Colombo à un bouge singapourien abritant mille oiseaux de nuit aux cœurs abîmés; du fin fond d'une jungle ceylanaise, zone d'influence de guérilleros bras cassés se rêvant Tigres, au hall d'immeuble d'une banlieue du 93 en passant par l'aéroport de Francfort envahi par la peur ou encore par le quartier lisboète de la Baixa, théâtre d'une rencontre sensuelle improbable : 'Friday et Friday' se joue des kilomètres et des frontières comme pour mieux imposer au lecteur le sens de la mobilité propre à son narrateur.

Car quoi de plus commun que la mobilité lorsqu'on est un réfugié ?

Au cœur de ce recueil de nouvelles d'Antonythasan Jesuthasan, acteur-révélation de 'Dheepan', palme d'Or 2015 au Festival de Cannes), publié aux éditions Zulma et traduit du tamoul : le Sri-Lanka. Le Sri-Lanka et l'exil, chevillés au corps.



Point d'envolées lyriques ici sur les paysages perdus de la 'Larme de l'Inde'. Pas plus de folklore facile façon fête annuelle de Ganesh à Paris, histoire d'attirer les curieux un poil paresseux. Encore moins de lamentations sur les petits boulots enchaînés par l'auteur/narrateur, maîtrise approximative de la langue oblige. Non. Jesuthasan entre dans le vif du sujet dès la première page : la guerre, ses horreurs, ses séquelles. La fuite, la survie, la mémoire.

La vie d'après, au jour le jour, loin de sa terre. L'écriture pour béquille, l'écriture comme seul but.



Antonythasan Jesuthasan, avant de trouver refuge en France et d'exploser (un peu par hasard, via un casting sauvage à La Chapelle) face à la caméra de Jacques Audiard, a eu un parcours singulier. Né en 1967 au Sri-Lanka, il devient enfant soldat au sein du Mouvement des Tigres Tamouls (LTTE), organisation séparatiste luttant pour la création du Tamil Eelam, un État indépendant dans l'Est et le Nord du pays, majoritairement peuplé de Tamouls de religion hindoue (18 % de la population du pays). La sanglante guerre

civile entre les Tigres et le pouvoir cinghalais (bouddhiste) s'étendra de 1983 à 2009 et s'achèvera par la victoire du pouvoir en place. 70.000 morts, 140.000 disparus et autant de familles détruites, la majorité des victimes étant des civils tamouls, les Tigres s'étant peu à peu transformés (après avoir été vus comme des libérateurs), en oppresseurs-racketteurs prompts à assassiner sur simple soupçon - ce qui poussera l'écrivain-combattant à fuir. De l'autre côté, la répression féroce du gouvernement. Pris en étau, beaucoup de parents rescapés s'endettèrent pour payer des passeurs afin de permettre à leur fils, leur fille, de tenter vie meilleure en Europe (majoritairement en Angleterre), loin de ce chaos. Ici en France, la majorité de ces réfugiés tamouls vit en Ile-de-France, travaillant souvent dans les cuisines de nos brasseries, peuple discret et pourtant porteur de tant d'histoires encore tues. Jesuthasan pourrait bien, auteur de quatre romans, de nouvelles, de pièces de théâtre et d'essais non encore traduits en français, devenir le scribe de leur épopée.

"Dans la salle de maternité, à l'hôpital du village, dès qu'elles entendirent le bourdonnement, les femmes qui étaient allongées sur leur lit se glissèrent aussitôt dessous. Quand le bourdonnement s'amplifia, elles se mirent à hurler. Une jeune femme qui faisait les cent pas pour supporter les douleurs courut s'enfermer aux toilettes en se tenant le ventre. La petite Dushyanthi qui se tenait au chevet de sa mère, sauta sur le lit pour se réfugier auprès d'elle sous la moustiquaire et ferma les yeux. Elle se croyait sans doute à l'abri d'une bombe de cent cinquante kilos.

Les deux avions venus du Sud jaillirent d'entre les nuages, piquèrent à la verticale dans un bruit de tonnerre sur l'hôpital de Moulai et le pilonnèrent. Sous le souffle des explosions, les tuiles tournoyaient en tout sens comme des feuilles de papier. La salle de maternité s'emplit d'une fumée de soufre. Cela ne faisait que dix-neuf minutes que Diana était née."

Diana gardera toute sa vie, en souvenir de cette arrivée morbide au monde, un syndrome sans nom. Un syndrome fatal. Au moindre bruit un peu fort, deux ou trois bâillements lui déchirent la bouche, ses oreilles se bouchent puis elle se statue entièrement. Pétrifiée, littéralement.

Mais ce récit est-il vrai, cette Diana existe-t-elle seulement ou n'est-elle qu'une invention d'un demandeur d'asile extrapolant sans vergogne dans le bureau du magistrat français chargé de lui octroyer ou non le sésame : le statut de réfugié politique ?

Car Antonythasan Jesuthasan ne s'interdit aucun sujet. À travers ces six longues nouvelles qui se rapprochent souvent du conte, il aborde aussi bien la paranoïa des exilés entre eux (quel était ton mouvement ? Quel rôle as-tu joué ?), encore hantés par le souvenir de la délation, même si la guerre est finie, là-bas. L'amateurisme de certains guérilleros non-infodés aux Tigres, plus charlots utopistes que révolutionnaires efficaces (via une hilarante nouvelle inspirée de Tolstoï et de Maupassant). La distance qui s'instaure avec la famille restée au pays et les demandes maladroites d'argent. La sexualité, aussi, qui s'explore bien mieux loin du regard d'une société toujours fort conservatrice. La vie en banlieue parisienne, ses propres règles (coup de griffe au passage à Nicolas Sarkozy, à son fameux Karcher sous le bras).



**'Friday et Friday'** est une vraie découverte. Un auteur puissant au souffle singulier, au style abouti (la fin de chaque nouvelle laisse porte ouverte à diverses interprétations) s'y révèle, regard acéré mais tendre, qui donne le sentiment de savoir qui il est, indifférent aux postures sociales, aux honneurs qui arrivent ou n'arrivent pas, aux chausse-trappes de son existence actuelle qui ne seront jamais qu'écume, bien sûr. Porté à la fois par une appétence pour les autres, via ses mille et un voyages, et en même temps totalement habité par ses lourds souvenirs.

Par une nostalgie pour cette île qu'il ne reverra sans doute jamais (et comme un parfum persistant de solitude). Mais cela, il faut le deviner, le lire entre les lignes. Car ce survivant doté de tant de talents a l'élégance et la fierté (si propre au peuple tamoul) de ne pas en jouer. Ses personnages atypiques, parfois burlesques, se chargent d'amener de la légèreté là où les poings pourraient se serrer.

Espérons que les éditions **Zulma** (ou une autre maison) prendront le pari de traduire ses autres œuvres. Car ce pari-ci, la traduction-publication de ce recueil, est totalement réussi.

**'Friday et Friday'** : un livre à ne pas rater, enfin le récit d'une guerre civile ici peu connue. Et au-delà du Sri-Lanka, en ces temps de chasse aux migrants, pour se rappeler que derrière chaque réfugié se cache une histoire forcément terrible. Qu'il est certes possible d'ignorer volontairement mais, dont il serait criminel de nier l'existence.

**Anthonythasan Jesuthasan** : une belle découverte, un grand écrivain que l'on a juste envie, après avoir lu, d'appeler respectueusement 'anna'.

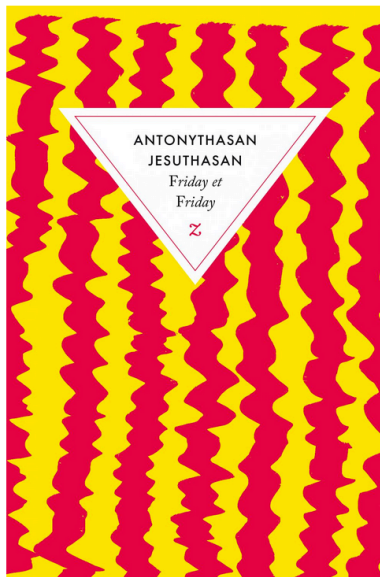
Anne-Frédérique Hébert-Dolbec

## «Friday et Friday» : Antonyhasan Jesuthasan et la mémoire de l'exil

5-6 minutes

Son visage vous est peut-être familier. C'est qu'en 2015, il a monté les marches du célèbre Palais des festivals et des congrès de Cannes en compagnie du réalisateur Jacques Audiard, récompensé de la Palme d'or pour le superbe *Dheepan*, dans lequel Antonyhasan Jesuthasan campe le rôle principal.

Peu connaissent le talent d'écrivain de ce puissant acteur, auteur de quatre romans et de plusieurs recueils de nouvelles, dont *Friday et Friday* est le premier traduit en français.



Les six récits contenus dans ce recueil sont avant tout la mémoire d'un exil. À travers des personnages fictifs marginaux dont les excentricités rappellent par moments le théâtre absurde, Jesuthasan témoigne des déchirures et de l'isolement qui ont ponctué son parcours — de son expérience d'enfant soldat au sein du Mouvement de libération des Tigres tamouls, au Sri Lanka, à une longue errance conclue par une demande d'asile politique en France.

Entre la perle de l'Orient et la Ville lumière, de la détresse et la résilience des camps de réfugiés à la violence de Jaffna, l'auteur efface les frontières pour mieux montrer le mouvement perpétuel qui définit l'existence des exilés. À travers six portraits, il réalise l'exploit d'attester du destin d'un peuple déchiré par plus de 20 ans de guerre.

On y fait la connaissance de Diana la ronde, pétrifiée par le bruit des bombes ; de 37 mouvements de rébellion tamouls prêts à tout pour prendre le pouvoir ; d'un homme qui fait le tour du monde à la découverte des prostituées ; d'un prisonnier encombrant inspiré de nouvelles de Tolstoï et de Maupassant ; d'un demandeur d'asile floué ; d'un mendiant du métro La Chapelle à Paris ; et de Layla, la mystérieuse voisine du numéro 7, rattrapée par l'Oiseau jaune et un passé militant.

La mélancolie et la colère

Chacune de ces petites parcelles d'histoire pourrait, comme toute nouvelle réussie, faire l'objet d'un roman entier, tant les personnages esquissés sont d'une fascinante complexité, tant leur destin d'apparence burlesque semble promettre d'innombrables autres aventures.

Ici, la mélancolie et la colère ne se cachent pas sous des euphémismes poétiques et autres mythes exotiques. « Si en lisant cette histoire, un sourire vous vient aux lèvres à un moment ou un autre, cela signifie que l'âme du narrateur est d'une insondable noirceur. À moins que ce ne soit vous, chers lecteurs, dont l'âme est corrompue. »

Les sévices de la guerre, la violence des bombes, les chocs post-traumatiques, les passeurs, les mensonges, les années d'instabilité, la lutte pour la survie de la mémoire et le rejet constant dont sont victimes les sans-papiers sont exposés tels qu'ils sont, tel le quotidien qu'ils deviennent chaque jour pour des millions d'hommes et de femmes.

*Friday et Friday* est l'œuvre d'un écrivain dont le courage d'outrepasser les tabous et de faire connaître la vérité n'a d'égal que le talent poétique et l'art de créer des personnages puissants par leur vulnérabilité, inoubliables par leur résilience, faisant ainsi lumière sur une guerre civile méconnue et humanisant au passage le visage de centaines de millions de migrants sur lesquels on ne peut plus fermer les yeux.

### Extrait de «Friday et Friday»

« Il était une fois, à Ceylan, un type qu'on appelait le Chevalier de Kandi. On racontait qu'un des Mouvements de libération tamouls l'avait condamné à mort. Et que le Mouvement était ensuite revenu sur sa décision. Je ne sais rien de plus à propos du Chevalier de Kandi.

[...] Cette histoire m'obsède tant qu'il me faut l'écrire. Mais je peux à peine imaginer ce qui est arrivé à mon héros.

Je viens de lire une nouvelle de Tolstoï, elle-même adaptée d'une nouvelle de Maupassant, "Le Condamné à mort". L'histoire se passe en 1897. Celle du Chevalier de Kandi en 1984, à Ceylan, mais il m'apparut soudain qu'elle aurait pu se dérouler de la même façon. Sinon, comment aurait-il pu échapper à la mort, dites-moi un peu ! »

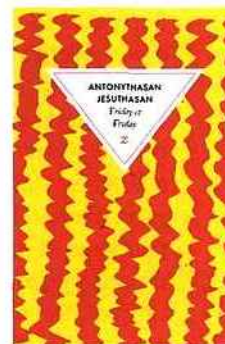


## Romans

### Friday & Friday Antonythasan Jesuthasan

**U**n immigré qui retourne au pays pour revoir une dernière fois son père vivant. Diana la ronde, qui se pétrifie au son des explosions. Un prisonnier très encombrant pour un mouvement révolutionnaire sans le sou. Une voisine intrigante en banlieue parisienne. Un clochard mystérieux dans le métro. Un tour du monde des prostituées... Ce sont six nouvelles, six petites pépites que nous découvrons grâce aux éditions Zulma qui traduisent pour la première fois en français des textes de l'écrivain tamoul Antonythasan Jesuthasan – peut-être connaissez-vous déjà son visage, héros qu'il était du film *Dheepan* de Jacques Audiard. A travers ces histoires souvent proches du conte, nous pénétrons dans la vie des Sri Lankais et réfugiés Tamouls, dans cet univers étrange où la guerre est toujours présente, le passé ne cesse de ressurgir. Teintées d'absurdité, souvent émouvantes et mystérieuses, ces six nouvelles sont autant de fenêtres ouvertes sur un ailleurs dont la plupart d'entre nous ignorent tout. — **L.d.H.**

Zulma, 2018, 129 p. Nouvelles traduites du tamoul (Sri Lanka) par Faustine Imbert-Vier, Elisabeth Sethupathy et Farhaan Wahab.







## ERRANCES

Marqué par la guerre civile au Sri Lanka et par des années de galère et d'exil, Antonythasan Jesuthasan signe une œuvre magnifique. Six nouvelles, six personnages : un homme de retour dans son pays après vingt ans d'absence ; Diana qui se pétrifie au moindre bruit un peu fort ; un prisonnier encombrant ; une voisine mystérieuse ; un sans-abri dans le métro ; un voyageur obnubilé par les prostituées. Entre ces lignes, l'ombre de l'auteur se dessine. Des récits étonnants, drôles, brutaux et émouvants. N. T.

*Friday et Friday*, d'Antonythasan Jesuthasan, Éditions Zulma, 16,50 €.



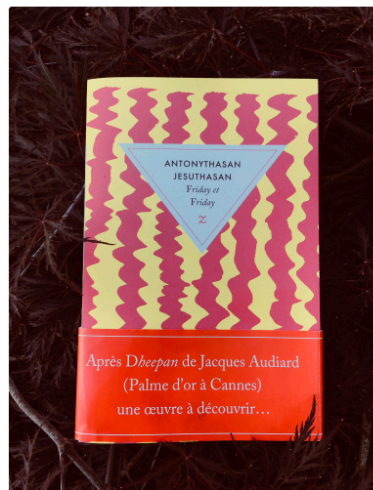
# Impression rétinienne n°5 :

## FRIDAY ET FRIDAY /

### Anthonythasan Jesuthasan

### / Zulma

lisezvoir Littérature, Impression rétinienne, blog 19 juillet 2018 4 Minutes



Découvrir Anthonythasan Jesuthasan au détour d'une couverture qui mêle le rouge et le jaune, comme le drapeau du Mouvement de libération des Tigres tamouls, est une expérience bouleversante.

Si l'auteur est connu pour son rôle acclamé dans *Dheepan* de Jacques Audiard, beaucoup ignoraient, avant cette publication chez Zulma, qu'Anthonythasan Jesuthasan est à l'origine d'une oeuvre conséquente sous le nom de plume de Shobasakthi. Écrite en tamoul, parfois traduite en anglais, il fallait offrir à notre lecture, *Friday et Friday*, un recueil de nouvelles qui

raconte en substance un drame comme seul l'Histoire sait faire.

Car, de 1983 à 2009, la guerre civile a fait rage au Sri Lanka. Comme toujours, les violences ont provoqué l'exil de milliers de Tamouls venus chercher l'asile en Asie ou en Occident, en Île-de-France notamment. C'est le cas de l'auteur qui, après avoir été enfant soldat pour les Tigres de libération de l'État Tamoul, est parvenu à quitter le Sri Lanka pour Hong-Kong puis la Thaïlande et, enfin, Paris en 1993. Pour en savoir plus sur Anthonythasan Jesuthasan, je vous invite par ailleurs à lire [l'interview suivant](#), donné au JDD.

Les six nouvelles traduites du tamoul qui composent *Friday et Friday* prennent leur source dans ce conflit et ce qui en découle. Pourtant, ces écrits se détachent de tout militantisme. Ils se refusent à dénoncer les conditions des réfugiés tamouls, souvent invisibles dans les cuisines de nos brasseries, ou à questionner l'horreur d'une guerre qui, pour nombre d'entre nous, est oubliée.

Dans *Friday et Friday* seules les histoires importent. Anthonythasan Jesuthasan excelle à rendre des scènes que l'on croirait tirées d'un photoreportage, il dépeint magnifiquement dans ses nouvelles des personnages à la fragilité charismatique. Je pense à Diana la Ronde, pauvre fille qui a contracté sous les pluies de bombes un mal étrange qui la fige dès qu'un bruit fort l'inquiète ou à Friday, ce pauvre hère aux habits de misère qui, pour s'acheter une lampe à huile, mendie à la station de La Chapelle. Certaines scènes sont dures. Les massacres ou cadavres qui parsèment souvent les pages sont comme des bruits de fond que viennent perturber les mécaniques tragicomiques d'une narration aiguisée. C'est sur ce point là que, véritablement, *Friday et Friday* montre la maîtrise de l'auteur.



Anthonythasan Jesuthasan, par Cindy Sasha.

Anthonythasan Jesuthasan jouit de littérature et s'en amuse. Au gré des nouvelles, il bouscule les codes narratifs encore trop souvent cloîtrés derrière un fac-similé de quatrième mur. Parfois, le narrateur introduit lui-même une imbrication de récits, dans d'autres, il n'y a pas de chutes, et certaines nouvelles, comme la remarquable « Friday » nous ferait douter du bien-fondé de l'histoire et rarement les séparations entre auteur-narrateur-personnages n'auront été aussi minces. On entend ainsi, de l'aveu même du narrateur, les influences de Tolstoï et de Maupassant. La nouvelle du « Chevalier de Kandi » s'inspire clairement d'une nouvelle de Tolstoï, elle-même tirée du « Condamné à mort » de Maupassant. La différence tient au cadre de la nouvelle : la période violente du conflit srilankais durant laquelle évoluent des guérilleros du ROSTI, des «révolutionnaires socialistes» non-affiliés aux Tigres. Ces combattants veulent faire montre d'autorité et d'exemplarité et se trouvent bien incapables de gérer le cas du Chevalier de Kandi, criminel multirécidiviste. L'histoire prend très vite un ton grand-guignolesque et au lecteur la liberté d'en rire. Car, dans les méandres de cette violence omniprésente, tant au Sri Lanka qu'en France, il se cache toujours des pointes d'humour auxquelles s'accrocher. Cette malheureuse Diana par exemple, malgré l'effroyable terreur qui la pétrifie dès que vole un avion, est le personnage le plus drôle du recueil. Je vous cache le remède trouvé à son mal, cela vous en gâcherait le plaisir.

#### Un extrait ?

« Les deux avions venus du sud jaillirent d'entre les nuages, piquèrent à la verticale dans un bruit de tonnerre sur l'hôpital de Moulai et le pilonnèrent. Les bureaux et les cuisines furent pulvérisés. Sous le souffle des explosions, les tuiles tournoyaient en tout sens comme des feuilles de papier. La salle de maternité s'emplit d'une fumée de soufre. Cela ne faisait pas dix-neuf minutes que Diana était née. Sa mère s'était évanouie pendant l'accouchement et gisait sur son lit, comme une statue d'argile se dissolvant dans le flot en crue. (...) »

Le syndrome de Diana n'avait pas de nom. En temps normal, elle courait, vive et joyeuse, mais au moindre bruit un peu fort, un son sourd ou une réprimande, ses oreilles se bouchaient, deux ou trois bâillements lui déchiraient la bouche. Puis son corps se figeait en une statue de bronze. »

« Diana la Ronde », pp. 32-33

Au-delà des nouvelles qui porteraient sur la guerre, sur la vie en exil dans un immeuble de banlieue ou encore, sur les pérégrinations d'un homme ayant pour seul port d'attache les corps abîmés de prostituées des villes qu'il traverse, l'écriture de Shobasakthi est une ode à la littérature et à ce qu'elle permet. Souvent, les nouvelles brisent cette sorte de quatrième mur qui conforte bien trop souvent le lecteur d'un livre. Au fil des pages, le narrateur se qualifie « d'une insondable noirceur » ou bien est-ce le lecteur qui possède « une âme corrompue » ? Ou, les deux ont-ils « l'esprit malade » ? Tout n'est peut-être que duperie et souvent, il arrivera au lecteur de douter de l'existence d'un personnage, de croire qu'il n'est là que pour donner vie au récit d'un demandeur d'asile ou un tamoul de retour au pays, assailli de souvenirs. Les personnages de fiction, toujours rattrapés par cette guerre, nous happent et nous entraînent nous aussi aux frontières de l'histoire intime et de l'Histoire.

Du biographique se cache-t-il entre les lignes ? À voir la vie d'Anthonythasan Jesuthasan, personnage de roman à lui seul, il serait difficile de le nier, d'autant qu'il s'agit d'une guerre à laquelle lui-même a pris part. Pourtant, et c'est là la réussite de ce recueil, le doute est toujours permis. La littérature est belle quand, la fiction se mêlant de vie, la frontière entre le réel et l'imaginaire ne tient qu'à l'inventivité d'un homme qu'il faut et faudra lire.

\*\*\*

Friday et Friday, Anthonythasan Jesuthasan, nouvelles traduites du tamoul (Sri Lanka) par Faustine Imbert-Vier, Élisabeth Sethupathy, et Farhaan Wahab, éditions Zulma : [pour en savoir plus cliquez ici](#).



## des livres dans la valise

# Une voix puissante venue du Sri Lanka

— Ancien enfant-soldat, **Antonythasan Jesuthasan** témoigne à travers six magnifiques nouvelles de la guerre civile qui a endeuillé son pays, le Sri Lanka, et de la douleur de l'exil.

**Friday and Friday**  
d'Antonythasan Jesuthasan  
Nouvelles traduites du tamoul  
par *Faustine Imbert-Vier,*  
*Élisabeth Sethupathy*  
et *Fargaan Wahab*

Éd. *Zulma*, 144 p., 16,50 €

« Cette histoire m'obsède tant qu'il me faut la raconter. » Extraite du *Chevalier de Kandy*, l'une des nouvelles qui composent ce remarquable recueil, cette phrase résume à elle seule la vie d'Antonythasan Jesuthasan, écrivain tamoul d'origine sri-lankaise. Né dans l'extrême nord de l'île, près de Jaffna, cet

homme à la peau sombre, à la chevelure indisciplinée et au sourire timide a grandi avec la guerre civile qui a déchiré son pays entre 1986 et 2011 et fait des milliers de morts et de disparus. Enfant-soldat enrôlé dans le mouvement de libération des Tigres tamouls, il a connu la prison, les camps de réfugiés en Thaïlande, puis l'exil en France où il a obtenu l'asile politique il y a dix ans.

*Chaque nouvelle est une pépite dont l'éclat mat et la surface rugueuse laissent une trace funeste dans le cœur.*

Loin de l'effroi de la guerre, il est devenu acteur, obtenant une belle consécration en foulant le tapis rouge à Cannes en 2015 pour

son rôle dans *Dheepan* de Jacques Audiard, Palme d'or cette année-là. *Dheepan*, du nom d'un réfugié tamoul en France... Un écho à sa propre histoire qu'il raconte à travers les six nouvelles, ramassées et intenses comme un coup de poing, qui composent *Friday et Friday* (1). Chacune est une pépite dont l'éclat mat et la surface rugueuse laissent une trace funeste dans le cœur et révèlent les petites lâchetés et les grandes audaces de personnages à vif, solitaires, la peur accrochée à leur âme de réprouvés. Avec juste assez d'humour distillé çà et là pour ne pas suffoquer.

Il y a la petite Diana qui se pétrifie littéralement avant chaque bombardement et tombe comme une pierre, évanouie ; un prisonnier condamné à mort et des bourreaux sans arme pour le fusiller ;



une mystérieuse femme « *aux yeux éteints* » cachée dans un immeuble de la banlieue parisienne ; un « *homme crasseux* » nommé Friday qui érige un petit autel sur le quai de la station La Chapelle, à Paris... Ces nouvelles, à l'issue parfois énigmatique, ne forment finalement qu'un seul

recit, celui d'une guerre civile méconnue et son cortège de meurtris jetés sur les routes de l'exil. On en sort secoués mais assurés d'avoir lu la prose tout à la fois poétique et percutante d'un grand écrivain.

**Laurence Péan**

(1) Il est également l'auteur de plusieurs romans, essais et pièces de théâtre en tamoul publiés en Inde. Ce recueil est son premier ouvrage traduit en français. Un roman suivra.